

LE TEMPS

roman Samedi 30 mars 2013

Jérôme Meizoz, un styliste éblouissant pour dire la sortie de l'enfance

Par Lisbeth Koutchoumoff

«Séismes» est le roman d'initiation d'un jeune homme dans le Valais des années 1970

Genre: roman

Réalisateurs: Jérôme Meizoz

Titre: Séismes

Studio: Zoé, 96 p.

VVVVV

Jérôme Meizoz est un styliste de flamme dont les phrases éblouissent. On s'étonne devant ces mots, comment peuvent-ils convoquer autant? Comme des petites boîtes qui s'ouvriraient sur des vallées endormies. Ou des grains de mica qui pourvoient en éclatant une énergie gigantesque. On revient en arrière, on relit. Et se déploient de nouveau, plus fortement encore, les silences intimes, les chocs successifs qui font devenir grand un petit garçon de 9 ans dans le Valais des années 1970. Et qui, à 20 ans, l'obligent à rompre. A provoquer la scission.

Séismes, bref roman en 24 tableaux, suit un enfant, de la stupeur face au suicide de sa mère au refus de faire son service militaire. A suivre ce parcours raconté à la première personne par un narrateur devenu adulte, s'impose la Suisse des années de Guerre froide, telle qu'en ses mythes et réflexes dans un bourg valaisan. On devine les années 1970 par les déclarations à la télévision d'un politicien sur l'argent sale qui dort dans les coffres des banques et rampe sous les pieds des passants des villes. Il y a aussi la visite, l'été, en camionnette VW, du cousin est-allemand d'un voisin de la famille.

L'apprentissage du garçon nous parvient par bouffées de souvenirs, magistralement ciselées, minimes dans leur réalité, colossales pour celui qui les vit.

Ces micro-tableaux laissent apercevoir puis constituent au bout du compte la grande chape contre laquelle le narrateur bute à la fin. Mythe du pays préservé des guerres, culte de l'ordre, place de l'armée, commandements de l'Eglise: le petit garçon soupèse ces affirmations d'adultes, les confronte à ses propres questionnements puis les dépèce, sans avoir l'air d'y toucher, en les éclairant sous une lumière d'étrangeté.

Ainsi du culte de l'Etat observé par le père qui voit dans l'enceinte du Service des automobiles le temple de son adoration. L'octroi d'une plaque et plus encore d'un numéro vous assure un ordonnancement dans le grand Tout.

Ainsi, et c'est une scène d'anthologie, de l'obligation de rendre visite aux nécessiteux les jours de fête. A Pâques, c'était au tour de Madame Rose, considérée comme «folle perdue» par tous mais à qui la mère du narrateur s'adresse comme à chacun, passant au-dessus de l'odeur de fleur fanée et de pisse qui règne autour d'elle. Le baiser que le garçon, au sommet de l'effroi, est obligé de donner à la

matrone nauséabonde est inoubliable.

Ce roman d'initiation ne serait pas complet sans les illuminations sexuelles qui traversent l'adolescent au détour d'un film ou au gré des apparitions de Madame Vanier, perchée sur des talons interminables, qui tient avec son mari un magasin d'électroménager.

Dès l'entame du récit, le drame se noue au concret le plus terre à terre. Manière de dire qu'il n'y a pas place pour les émotions. Ainsi va la première phrase: «Quand mère s'est jetée sous le train, il a bien fallu trouver une femme de ménage.» Tout semble être dit dans ces quelques mots. L'océan de silence, l'impératif de faire. Le chagrin doit être épousseté, aussi lourd soit-il. «Je suis plein d'une tristesse qui fermente en silence comme un vin abandonné», glisse le narrateur nouvellement orphelin.

Le sursaut arrive inopinément. Faire le service militaire n'est plus possible tout simplement. Ce refus provoque un rêve, rendu par une écriture souple comme la matière même des rêves.

Séismes est le septième livre de fiction de Jérôme Meizoz. Reparaît parallèlement, en mini Zoé, Destinations païennes, recueil de proses publiées en grand format en 2001. Où l'on retrouve cet art de la concision. Avec ces images qui saisissent comme celles contenues dans le récit d'ouverture, «A demi né seulement». Un enfant obligé de rester au lit à cause d'une fragilité malade perçoit tout juste les bruits du dehors. Il aimerait, parfois, s'aventurer à l'air libre. Mais le médecin l'interdit. «Pour l'instant, je reste donc étendu, à habiter toute la coupole de mes paupières. Peut-être qu'elle commencera demain, cette vie dont on me parle tant.»

LE TEMPS © 2015 Le Temps SA